

KAWAKAMI Hiromi

SOUDAIN,
J'AI ENTENDU
LA VOIX DE L'EAU

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Les Années douces
Cette lumière qui vient de la mer
La Brocante Nakano
Manazuru
Le Temps qui va, le temps qui vient
Les Dix Amours de Nishino

Titre original : *Suisei*

© 2014, Hiromi Kawakami
All rights reserved.

© 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : Ogata Kôrin © Editions Philippe Picquier / INHA

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1206-3

1969 / 1996

Les soirs d'été, on entendait un oiseau chanter.
Un cri bref et sourd.

D'habitude l'été, si on se couche sans fermer les volets en laissant seulement les moustiquaires tirées, on finit par se refroidir, mais cette année-là le corps conservait jusqu'au bout la fièvre de la journée.

Quand on sort de notre chambre pour aller dans le couloir, on trouve au premier détour celle où maman était couchée. C'est dans cette chambre qu'elle est morte. La maison est d'une structure complexe, pleine de recoins, et seule cette pièce restait éclairée, dans la vive clarté d'une lampe.

Je pense toujours à maman quand je change les draps, des draps de lin qui crissent légèrement. Elle avait à peine dépassé la cinquantaine. Après sa mort, papa est parti s'installer dans un appartement. Ce qui explique que la maison soit restée vide pendant dix ans, jusqu'à ce que Ryô et moi venions de nouveau nous y installer, en 1996.

Je me souviens bien du moment où pour la première fois depuis longtemps j'ai franchi le seuil. La porte d'entrée était munie de trois serrures,

précaution pour décourager d'éventuels intrus. Sans savoir quelle clé ouvrait quelle serrure, j'ai tâtonné d'une main hésitante, laissant ma paume effleurer le métal au hasard.

Le couloir était glacial, rouillé le cadre des fenêtres donnant sur le jardin. J'ai ouvert les volets, enfilé les sandales qu'on avait abandonnées sur une dalle et qui étaient tout abîmées par la pluie, et je suis descendue dans le jardin. Le mois d'avril était à son apogée. Les fleurs du cerisier commençaient à tomber. Le *kuro-moji*, cet arbuste à fleurs jaunes ombellées, le cerisier nain, au pied des hortensias, les stellaires et les séneçons me frôlaient la cheville. Tandis que je marchais, les sandales se sont disloquées. J'ai continué à avancer, si bien que je me suis retrouvée à fouler de mes pieds nus le mouton des oiseaux.

Il y a une pièce de la maison à laquelle j'ai décidé de ne pas toucher. Elle est à l'étage. J'ai mis un cadenas sur la porte. Quand Ryô est parti travailler et que je me retrouve seule à la maison, des bruits me parviennent de la pièce cadenassée. *Kachi. Kachi. Kachi.*

C'est le tic-tac d'une horloge. J'ai beau le savoir, par moments je me prends à douter, une sorte d'effroi me saisit.

Si je regarde par le trou de la serrure, je peux apercevoir une horloge accrochée au mur. Elle est noire. Papa adorait acheter des montres. Il avait acheté une trentaine de montres à mille yens, qu'il se plaisait à offrir. Il allait jusqu'à en donner deux voire trois en même temps. Il croyait faire plaisir, mais il n'y avait personne pour se réjouir de bon cœur, tout le monde se sentait gêné, et à chaque fois papa se montrait à moitié en colère à moitié déçu. Finalement, il a cessé

d'acheter des bracelets-montres, pour se fixer sur des pendules murales ou encore des réveille-matin destinés à la maison.

Il n'y avait pas seulement le bruit de l'horloge. Il y avait aussi celui des trois pendules, celui du cadenas. Par le trou de la serrure, on ne pouvait pas les voir, mais les trois pendules émettaient des sons différents. *Kotsu kotsu, toto toto, chichi chichi*. Les quatre sons semblaient se recouvrir, jamais pourtant ils ne coïncidaient exactement.

Comme pour chasser le rythme lancinant, j'ai ouvert la fenêtre du couloir. L'odeur de l'herbe est montée à mes narines.

Les odeurs réveillent les souvenirs.

Quand je sens l'odeur brûlante de l'asphalte qui revêt le sol uniformément, je me souviens de l'été 1969 où je buvais à tout moment des bouteilles de Seven Up.

Cet été-là, j'avais onze ans, Ryô, dix ans.

Quand on buvait à la bouteille, le liquide qui descendait dans la gorge quand on approchait les lèvres du goulot vert foncé brûlait la poitrine. Nahoko ne disait pas *Seven Up*, elle prononçait quelque chose comme *Sevenââ*. C'était l'été de l'année qui avait suivi son retour d'Amérique. Quand elle mêlait des mots d'origine anglaise dans la conversation, elle les prononçait à la façon d'une animatrice de la chaîne FEN. Attendez-moi sur la *plâfôô* (elle ne disait pas quai mais plate-forme) de la gare Fujimi-gaoka, en tête du train ! Quand Ryô et moi éclatons de rire tant sa façon de parler nous amusait, elle se fâchait. Nous avons le même âge, Nahoko et moi. Après cinq années passées en Amérique, elle avait

commencé à fréquenter l'école du quartier, et les enfants lui menaient la vie dure.

Nous n'avions pas ce qu'on appelle « de la famille à la campagne », ou en province. Les parents de Nahoko avaient leur maison à Setagaya, quant à la maison natale de sa mère qui était une amie d'enfance de la mienne, elle se trouvait à Asakusa. La famille de son père était du quartier d'Ueno.

Ryô et moi, tout comme Nahoko, n'avions de refuge qu'à Tôkyô. De tous les quartiers de la capitale, le plus calme était celui où nous habitions, Suginami. A l'époque, on y voyait encore des rizières et beaucoup de terres en friche.

Quand Nahoko est arrivée de l'aéroport, elle est entrée dans la maison sans enlever ses chaussures, vous vous rendez compte ! Et sa mère riait tant et plus. Nahoko avait une moue gênée qui lui plissait le nez. La mère de Nahoko racontait toujours les mêmes choses. Cette enfant a appris très vite à parler anglais, mais moi, je n'ai jamais pu. Quand on regardait des émissions drôles à la télé, la petite riait tout de suite, moi, c'était toujours à retardement !

Si Nahoko se faisait malmener à l'école, c'était parce qu'elle prononçait l'anglais comme de l'anglais. Sa mère ne se faisait aucun souci et continuait à plaisanter. Pendant les grandes vacances, aucun enfant du voisinage ne voulant jouer avec Nahoko, elle était venue passer deux semaines chez nous, dans notre maison de Suginami. Nous sautions à la corde, nous allions chasser les libellules avec Ryô dans les terrains vagues, les enfants du quartier les enfermaient dans des boîtes, mais Nahoko ne faisait pas seulement mine de vouloir participer à nos jeux.

« Tu t'ennuies ? » demandais-je, mais elle se contentait de secouer la tête. La seule occasion où elle avait un air déterminé, c'était quand elle buvait une bouteille de Seven Up. Le supermarché qui avait ouvert depuis peu dans le quartier n'avait que du Coca-Cola et de la citronnade, si bien que quand l'heure la plus chaude de l'après-midi était passée, munis de l'argent de poche que maman m'avait donné et que j'avais mis dans un petit portefeuille, nous marchions tous les trois jusqu'à la grande artère. C'était seulement dans une petite échoppe au bord de la route qu'on trouvait du Seven Up.

En vain Nahoko passait la commande, car la patronne ne comprenait pas ce qu'elle voulait. Invariablement, c'était Ryô qui demandait poliment trois bouteilles décapsulées.

La route à voie unique était en travaux. On l'élargissait à trois voies. C'était la deuxième année depuis le début des travaux. L'été, l'asphalte fumait. Tous les trois nous restions assis sagement alignés sur le trottoir de l'annexe de la mairie de l'arrondissement à regarder la pelleteuse qui creusait la terre avec des tremblements terribles. Parfois, une averse faisait briller le noir du bitume à peine sec. La pluie cessait bientôt, l'eau tombée du ciel s'infiltrait instantanément dans l'air, et l'humidité imprégnait tout.

Avant que la maison soit de nouveau habitable, plus de six mois ont été nécessaires pour débarrasser les meubles et les objets qui avaient été laissés à l'abandon depuis la mort de maman. J'ai commencé par la cuisine. Quatre ouvre-bouteilles rouillés. Deux louches bosselées. Une cuvette toute terne et une passoire en bambou pourrie. Des baguettes en bois

jaunies, des bols ébréchés. Je jetais tout au fur et à mesure mais je n'en voyais pas la fin. La cuisine si vivante avait perdu sa maîtresse, les ustensiles joyeux avaient perdu leur brillant. Pourtant, tandis que mon regard s'attardait sur les objets qui n'avaient pas rouillé, ceux qui n'étaient pas fêlés et qui avaient gardé leur éclat, l'importance du rôle qu'ils avaient merveilleusement joué autrefois devenait presque palpable. J'ai gardé une boîte à compartiments superposés qui portait une inscription commémorant les vingt ans d'un événement qui ne me disait strictement rien, ainsi qu'une casserole en alu peu profonde. Une bouilloire qui siffle quand l'eau bout. J'ai hésité devant un gril brunâtre, mais finalement je l'ai jeté, avec un étui à lunettes dont la couleur avait passé mais qui semblait en bon état (je me demande pourquoi il se trouvait dans un tiroir à côté de l'évier).

Après la cuisine, je me suis occupée de la literie. J'ai sorti des placards matelas, édredons, draps et housses. Une dizaine de coussins. Tout était alourdi par l'humidité qui imprégnait la ouate, d'ailleurs moisie. Je suis allée demander dans un magasin s'il était possible de remettre à neuf la literie, mais je n'ai obtenu qu'une réponse mitigée. Je m'en suis débarrassée petit à petit, de crainte d'être en proie aux critiques du voisinage si je déposais le tout en même temps le jour où les services de la voirie passaient. Vous n'avez pas honte de jeter comme ça les choses que vos parents ont précieusement accumulées ?

Les proches voisins habitaient le quartier depuis très longtemps. Maman avait planté beaucoup d'arbres dans le jardin. Un pêcher. Un plaqueminer. Un prunier. Un néflier. Un figuier. La plupart des

arbres étaient d'espèce courante. Peut-être parce qu'ils poussaient serrés les uns contre les autres dans un jardin qui n'était pas particulièrement grand, ils ne donnaient pas de fruits tous les ans. Le prunier, par exemple, ne donnait que cinq fruits une année sur deux.

C'est vers le moment où j'ai fini de mettre dans l'ordre dans la maison que j'ai commencé à rêver de maman.

Dans mes rêves, maman parlait avec une grande douceur.

Si je comprends bien, vous avez fini par habiter ensemble ?

Maman était vêtue d'un *yukata* décoré d'un motif de papillons. Le fond était blanc, le motif indigo avec un peu de rouge. Est-ce parce qu'elle portait toujours ce *yukata* depuis qu'elle était alitée ? Je ne pouvais pas m'empêcher de m'inquiéter à l'idée qu'elle devait avoir un peu froid car nous étions déjà en automne.

Se tenait-elle à mon chevet dans mon sommeil ? Tout le monde sait que Dieu et les saints viennent près de nous quand nous dormons. Puisque maman était morte, elle était devenue une sainte. Elle parlait avec tendresse et je me disais qu'elle me pardonnait.

Oui, nous vivons ensemble.

Dans mon rêve, je me faisais câline.

Maman a eu un petit rire, avant de dire, mais dis donc, es-tu bien sûre que cela se fait ? J'ai frissonné. Pourtant, elle avait un sourire aux lèvres.

Maman s'est tout de suite effacée. Quand je me suis réveillée, je tremblais encore. Je n'ai rien dit à Ryô.

Ryô était un enfant silencieux.

En revanche, l'éclat de ses yeux était extraordinaire, et quand il plongeait son regard dans le vôtre, c'était comme si vous étiez soulevé de terre, il était impossible de lui résister. Mais j'étais sans doute la seule à penser ainsi, car Nahoko ne se gênait pas pour le traiter comme un petit garçon.

« On n'a pourtant qu'un an de différence », grommelait Ryô, mais Nahoko répliquait calmement : « Tu oublies que nous avons deux ans de différence pour la scolarité ! »

Nahoko et moi étions nées la même année, mais elle était dans la classe au-dessus parce que son anniversaire tombait un mois avant le mien.

Ryô réussissait en tout. Quand on faisait la course, il arrivait le premier, ses œuvres étaient immanquablement affichées dans la salle de dessin, dans les chœurs, on lui confiait la direction. Et sur son carnet, il avait presque toujours la meilleure note dans toutes les matières.

« C'est possible d'avoir partout le maximum ? » a demandé Nahoko.

Ryô a apporté son carnet et l'a tendu à Nahoko.

« Eh ben dis donc ! » Elle ouvrait de grands yeux. Puis elle a murmuré quelque chose en anglais, avant de rendre à Ryô son carnet sans le refermer.

« Qu'est-ce que tu as dit ? »

— J'ai dit que ça devait être l'enfer d'être comme ça le meilleur. »

Ryô a éclaté de rire. Il ne lui arrivait que rarement d'avoir un rire aussi franc. L'espace d'une seconde, j'ai senti au cœur un pincement de dépit.

L'enfer.

L'enfer.

L'enfer.

Ryô a répété le mot plusieurs fois, dans un murmure. Exactement comme s'il suçait un bonbon.

Cette année-là, l'été fut torride. Nahoko était en dernière année de primaire, moi en cinquième année, Ryô en quatrième. Nahoko nous a raconté qu'on avait donné un concert de chansons folk à Shinjuku, sur le parterre ouest de la gare. Sa façon de prononcer *folk song* ressemblait plutôt à quelque chose comme *fââson*. Qu'est-ce que c'est que ça, *fââson* ? a demandé Ryô. C'est des chansons. On s'accompagne à la guitare et on chante pour protester contre la guerre. Je ne comprenais pas très bien comment une chanson pouvait servir à protester contre la guerre. Alors, l'amphi Yasuda¹, ça n'évoque rien non plus pour toi ? Visiblement, Nahoko n'en revenait pas. Il y a un rapport avec la chanson de Nabe Osami, c'est ça ? a demandé Ryô. Nahoko a secoué la tête. J'ai envie de boire une autre bouteille de *Sevonnââ* ! Puis elle s'est amusée à souffler sur l'épais goulot de la bouteille vide et elle a murmuré quelque chose, sans plus rien ajouter à propos des *fââson* ou de l'amphithéâtre. Impossible, on a tout dépensé, a dit Ryô. Nahoko a haussé les épaules en lançant « JC ! ». Ni Ryô ni moi ne savions que c'était l'abréviation de Jésus-Christ. Nahoko écoutait tout le temps à la radio la chaîne FEN. Elle collait son oreille, fermait les yeux, comme pour entendre les paroles d'un être cher. Je me souviens encore de son expression tendue quand elle tournait le bouton pour chercher la fréquence, ses gestes mystérieux. Quand soudain le chaos du bruit se transformait en une voix humaine, j'avais l'impression d'avoir été entraînée dans les profondeurs d'un marais.

Dans mes rêves, maman avait les cheveux relevés. Je ne l'ai jamais vue coiffée ainsi. Maman avait toujours les cheveux très courts, une coupe qui lui laissait le cou bien dégagé. Elle était mince, pourtant elle avait un cou large. J'ai vu une fois papa caresser sa nuque moite, comme s'il voulait essuyer du bout des doigts la sueur qui perlait sur la peau. Maman a frissonné légèrement, se contentant de dire, non, s'il te plaît !

Il y avait une question que je voulais poser à maman.

Mais du temps où elle était en vie, je ne savais pas comment lui demander ni par où commencer.

Quand je sortais de mon rêve, j'étais toujours couchée sur le côté gauche. Ryô qui était allongé à ma droite me tournait le dos. Je me redressais et j'écoutais la respiration de Ryô endormi à côté de moi. J'allongeais le bras sous les couvertures et j'effleurais sa main. Je m'éloignais aussitôt, pour cette fois tendre mon visage vers lui, me retrouvant ainsi allongée sur le côté droit, et je m'endormais d'un sommeil léger.

Maman ! Quand j'ai de nouveau erré dans un songe, je l'ai appelée. Pourquoi vivais-tu avec papa ?

C'était la question que je n'avais jamais réussi à formuler quand elle vivait.

La respiration de Ryô était parfois irrégulière. Dans ces moments, un soupir profond comme un regret s'échappait de sa bouche. Quand sa respiration retrouvait sa régularité, j'exhalais le souffle que j'avais contenu jusque-là.

La construction de la maison remontait à une cinquantaine d'années, le plancher était légèrement de guingois et les portes avaient du jeu. La grande couleuvre qui autrefois avait élu domicile à l'abri des

volets avait disparu sans qu'on s'en aperçoive. Chaque fois que je tirais les moustiquaires, que je fermais les volets ou tournais la poignée de la porte qui séparait le séjour de la cuisine, je sentais de façon palpable le temps de mon enfance où je gambadais dans la maison, j'évoquais l'ombre de Ryô et de Nahoko. Qu'on n'aille pas s'imaginer que ces silhouettes avaient des contours précis, certes non, mais elles traversaient mon regard avec une rapidité fulgurante et un éclat intense.

La respiration de Ryô devenait saccadée à nouveau. J'appliquais une main légère sur sa bouche et ses narines, et je sentais quelque chose de chaud qui rendait ma paume un peu moite. L'édrédon sous lequel il était enfoui se soulevait imperceptiblement. Des cheveux blancs avaient poussé, la peau avait durci, mais quand je restais ainsi à observer les traits de Ryô, je pouvais retrouver dans son visage vieilli l'expression qui était la sienne quand il était enfant.

Miyako ! Depuis toujours, j'aimais la voix de Ryô quand il m'appelait.

Nahoko disait des choses bizarres. Par exemple que la télé chez elle avait treize chaînes.

« Menteuse ! »

Ryô affirmait que ce n'était pas vrai, et Nahoko avait pris un air froissé.

« C'est la vérité. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à venir voir toi-même ! »

Cette fois-là, l'histoire s'était terminée sans qu'on sache exactement le pourquoi et le comment, mais peu après la fin des grandes vacances, Ryô a déclaré qu'il allait chez Nahoko. Pour moi, il était évident que je l'accompagnais, je ne voyais même pas l'utilité de poser la question pour m'en assurer. Or, un samedi

du mois de septembre, à peine rentré de l'école, Ryô est parti tout seul.

Moi, j'attendais son retour dans le terrain vague devant la gare. L'été n'était pas vraiment fini et il faisait encore très chaud, sans le moindre vent frais qu'on est en droit d'espérer en fin de journée. Chaque fois qu'un train vert glissait le long du quai, je sentais un pincement au creux de l'estomac.

J'avais beau attendre, Ryô n'apparaissait pas. Les couleurs du couchant me semblaient étranges. A la couleur rouge se mêlaient du violet et du jaune. Je n'avais encore jamais vu un tel crépuscule. Au fait, quelle est la couleur du soleil couchant d'habitude ? J'ai commencé à réfléchir, mais je n'y comprenais plus rien. Tout ce que je m'imaginai savoir, voilà que je ne m'y retrouvais plus ! J'étais hébétée. Les silhouettes des passants me semblaient anormalement allongées. Le cri des milans résonnait étrangement à mon oreille.

Quand Ryô a fini par arriver, il était plus de six heures. Le crépuscule qui illuminait le ciel à l'instant s'était estompé, le soleil s'était couché, les libellules rouges qui tout à l'heure volaient en tous sens étaient invisibles. J'ai voulu m'élancer au-devant de lui, mais mes jambes refusaient de me porter. Pourquoi es-tu venue me chercher ? J'étais paniquée à l'idée de m'entendre dire ça. Résolument, Ryô s'est mis à marcher en direction de la maison. Je l'ai suivi en m'efforçant d'étouffer le bruit de mes pas car je ne voulais à aucun prix qu'il découvre ma présence. A l'instant où Ryô s'engouffrait par la porte d'entrée, mes genoux ont fléchi. Je me suis relevée précipitamment et je me suis frotté les yeux. Sans que je m'explique pourquoi, ils étaient pleins de larmes. Je ne savais pas si je pleurais

de joie ou de tristesse. J'ai songé que je n'avais pas eu l'occasion de voir Ryô de dos depuis une éternité.

L'année qui a précédé notre retour dans cette maison en 1996, Ryô se trouvait dans le métro pour aller à son travail quand a eu lieu l'attentat au gaz sarin. Il habitait alors un appartement à Sendagi, partait vers huit heures moins le quart et arrivait à la station de métro en dix minutes, car il marchait vite. En y allant sans se presser, il fallait un petit quart d'heure. Il avait descendu l'escalier quatre à quatre, franchi le contrôle. Comme il avait marché vite, il transpirait dans le dos. La sueur perlait à ses tempes. Le vendredi d'avant il avait fait exceptionnellement doux, si bien qu'en début de semaine on avait cru pouvoir se passer de manteau, mais le temps s'était remis au frais et il portait un imperméable par-dessus son costume.

Arrivé sur le quai, en regardant sa montre il s'est aperçu qu'il pouvait prendre une rame plus tôt que d'habitude. Pour éviter l'affluence, il est monté en queue, direction Ayase, par une autre porte que celle qu'il prenait toujours. Le métro était bondé, pas au point toutefois d'empêcher de changer de place. Quand le train a dépassé Otemachi, Ryô a senti sourdre une mystérieuse inquiétude sans en comprendre la raison, mais cette vague appréhension s'est atténuée bientôt et il a de nouveau posé les yeux sur son journal qu'il tenait soigneusement plié. Nijûbashi, puis Hibiya, où il a eu encore comme un pressentiment, très ténu.

Il est descendu à Otemachi, et au moment où il s'apprêtait à prendre l'escalier, il a entendu des cris. Des bruits confus montaient jusqu'à lui. Il a pensé

que peut-être quelqu'un s'était jeté sous une rame, il s'est contenté de jeter un regard derrière lui en montant les marches. Le métro ne semblait pas vouloir repartir. Au bout d'un moment, on a entendu une annonce. Il avait dû se passer quelque chose. Il a pris la ligne Hibiya jusqu'à Roppongi, où se trouvait son bureau.

Vers huit heures et demie, heure où il commençait à travailler, il est devenu clair que des incidents s'étaient produits au même moment dans plusieurs stations du métro. L'entreprise commerciale où travaillaient Ryô ainsi qu'une soixantaine d'employés occupait l'étage entier d'un building. Tout le monde était dans un état fébrile, car la nouvelle que la ligne Hibiya était coupée s'était répandue très tôt.

Ryô n'avait pas respiré de gaz. S'il n'était pas monté dans un autre wagon que d'habitude, il se serait sans doute trouvé en tête de la rame, tout près de l'escalier de la correspondance à Kasumigaseki, là où le gaz sarin avait été déposé. Comme il était monté deux wagons plus loin, il avait été épargné. Un peu avant que l'annonce soit diffusée dans la station, au moment où lui-même jetait un œil derrière lui avant de monter les marches, quelqu'un était peut-être en train de trouver la mort... Quand il y pensait, il avait l'impression qu'une fumée grisâtre lui enveloppait le cerveau. Voilà ce que Ryô racontait parfois à mi-voix, sans rien ajouter d'autre.

On va habiter ensemble, a-t-il déclaré au moment de Noël, l'année de l'affaire du gaz sarin.

Quelque temps après le Jour de l'an, j'ai résilié le bail de location de l'appartement de Higashi-matsubara où j'avais vécu pendant dix ans et j'ai commencé à préparer mon déménagement. C'est vers le moment

où les pétales de cerisier commençaient à voltiger que je suis revenue dans cette maison.

La télévision chez Nahoko possédait bel et bien treize chaînes.

« Vrai de vrai, je l'ai vu de mes yeux, tu peux me croire ! »

Très excité, Ryô a débité tout ça d'un trait en postillonnant.

En plus, c'était une télé en couleurs.

« Tu te rends compte, il paraît qu'ils l'ont rapportée d'Amérique ! Son père m'a expliqué que les télé américaines avaient treize chaînes ! »

Si c'est une télé américaine, on peut voir les émissions américaines alors ? Mais Ryô a secoué la tête. Non, ce que j'ai vu, c'étaient des Japonais qui parlaient japonais ! Mais alors, qu'est-ce qu'on peut voir sur la chaîne 13 ? Rien. L'écran est tout gris, comme avec des petits grains de sable, le son est brouillé, on ne distingue rien.

Je suis allée une seule fois chez Nahoko à ce moment-là. De la gare Meidaimae, sur la ligne Inokashira, j'ai pris la ligne Keio, pour descendre à Ashikakôen. Une fois qu'on avait dépassé une route où s'alignaient des logements modestes, on suivait quelque temps des champs et des terres en friche, avant de tomber sur un groupe de plusieurs maisons, dont l'une était celle de Nahoko. Les murs étaient peints en blanc, des rosiers entouraient la grille. En évoquant ma maison en bois sombre avec son toit de tuiles, si différente d'aspect, j'ai éprouvé une légère envie.

« Tu ne t'es pas perdu en chemin ? avais-je demandé tout en imaginant au petit bonheur l'itinéraire conduisant à la maison de Nahoko.

— Bien sûr que non, puisque je me suis fait faire un plan », avait répondu Ryô en tirant un papier de sa poche. C'était maman qui lui avait dessiné le plan, aussi naïf et sommaire que celui d'un enfant. Non seulement aucun repère n'était indiqué, mais le chemin tournait dans tous les sens. J'ai pensé que jamais je n'aurais trouvé la maison avec un schéma pareil.

« Tu t'es bien débrouillé, dis donc, parce qu'avec un truc pareil...

— Nahoko est venue à ma rencontre. »

Ah bon. J'ai tourné le dos à Ryô qui n'en finissait pas de me décrire les gâteaux qu'on lui avait servis. Qu'est-ce que tu as, Miyako ? a-t-il demandé au bout d'un moment. Rien. Il faut que je fasse mes devoirs. Le dos toujours tourné, je me suis éloignée de Ryô. Vraiment bizarre, la Miyako ! Ryô a sifflé dans ses doigts. Il venait tout juste d'apprendre, et à la moindre occasion, *ffue ! ffue !* il modulait de petits sifflements.

En cachette, j'ai essayé plusieurs fois, sans jamais y arriver.

Les dix années qui ont suivi la disparition de maman en 1986, je n'ai presque jamais eu l'occasion de rencontrer Ryô. Non que j'aie cherché à l'éviter, mais nous étions très occupés chacun de notre côté.

Quand il m'a donné signe de vie pour la première fois depuis longtemps, il avait trente-cinq ans, moi, trente-six. Il était chef de bureau, avec trois employés sous ses ordres. Il était souvent envoyé en mission à l'étranger. Cette année, figure-toi que je suis allé dix fois en Europe !

Quant à moi, j'avais régulièrement du travail, ma vie commençait à se stabiliser. Mais je devais souvent

me débattre avec les dates que m'imposait mon métier d'illustratrice qui nécessitait une grande concentration, je me sentais harcelée en permanence. Les appels de Ryô se sont multipliés l'année qui a précédé mon retour dans cette maison, oui, en 1996, plus précisément vers l'époque de la floraison des cerisiers, deux semaines après l'attentat au gaz sarin.

« Ça va ? » Invariablement, Ryô commençait de cette manière.

« Euh, oui, et toi ? »

— Pas mal. »

Combien de fois avons-nous répété ce rituel ? En fin de soirée, vers onze heures, sans doute Ryô avait-il pris un verre car je lui trouvais une voix plus enjouée que d'ordinaire, mais il n'était pas vraiment gai, je le comprenais aux silences qui entrecoupaient ses paroles.

La communication ne durait pas plus de cinq minutes. Quand j'avais raccroché, la nuit se refermait sur moi. La voix de Ryô, voilée, grave, s'infiltrait avec force jusqu'à mon tympan. Plus que la voix que j'entendais quand il était en face de moi, celle que le téléphone me transmettait imprégnait mon corps tout entier.

« Tu ne veux pas qu'on se voie un de ces jours ? » a-t-il fini par demander. Je ne sais pas au bout de combien de coups de téléphone, en tout cas, quand il l'a dit, j'ai été saisie d'un léger tremblement. Brusquement, je me suis souvenue de la ligne du cou de maman. Elle était ferme, délicate, couverte d'un léger duvet.

« Oui, on pourrait prendre un verre ? » ai-je répondu simplement.

Adjugé. Lui aussi avait un ton naturel.

C'est fini, Miyako, je ne rentrerai plus de l'école avec toi.

Je me souviens très exactement du jour où Ryô a fait cette déclaration.

Quand nous marchions côte à côte, il arrivait qu'on se moque de nous. Je n'y prenais pas garde. Toi, ça peut aller, tu es une fille, mais moi, je suis un garçon, et ça me gêne. Et il m'a annoncé qu'à partir du lendemain, il ne m'attendrait plus. Comme nous n'étions pas dans la même classe, parfois l'un de nous avait cinq heures de cours alors que l'autre en avait six. Généralement, Ryô m'attendait dans la cour en faisant une partie de ballon avec les élèves plus jeunes. Mon cours prenait fin, j'attendais une pause dans le match pour appeler Ryô. D'un air déçu, il abandonnait le jeu et se mettait à marcher à mes côtés, ni trop près ni trop loin. C'est le jour de la rentrée qu'il m'a prévenue qu'il ne m'attendrait plus. Il entrait en septième.

« Pourquoi ?

— Tu n'as qu'à rentrer avec tes copines.

— Mais aucune d'elles n'habite dans la même direction ! »

Depuis que je m'étais vu plus ou moins confier la garde de Ryô qui venait alors d'être scolarisé, je n'avais jamais cessé de m'occuper de lui. Nous portions tous les deux le même chapeau jaune des écoliers, avec un grand cartable dans le dos, à longueur d'année nous faisons ensemble les quarante minutes de trajet aller et retour entre la maison et l'école. Et pourtant.

Ryô ne rentrait plus avec moi mais je continuais à sentir sa présence, même s'il n'était plus à mes côtés.

Pourvu que maman soit de bonne humeur aujourd'hui ! Oh oui, ce serait bien ! Je monologuais sur le chemin de la maison.

« Ah, tu es rentrée ! » Maman m'accueillait d'une voix normale et je me sentais rassurée. Car quand elle était de mauvaise humeur, elle ne criait pas pour autant, elle ne nous grondait pas spécialement, mais un air glacial circulait dans la maison. Je me demandais toujours pourquoi maman ne se mettait pas en colère comme les autres mamans quand quelque chose n'allait pas. Je n'aurais pas eu à sentir ainsi mon cœur battre d'appréhension...

Le jour de notre rendez-vous, il pleuvait. Cette année-là, la saison des pluies n'en finissait pas. J'avais cinq minutes d'avance, j'ai jeté un regard derrière moi, persuadée que Ryô ne serait pas encore arrivé, mais il était là, pointant le menton. J'étais stupéfaite. Les épaules de sa veste tombaient légèrement.

J'ai maigri, hein. Je suis trop pris. Comme s'il s'excusait. Il détournait les yeux. Moi non plus, je n'osais pas le regarder en face.

Nous sommes entrés dans un bar logé dans l'immeuble et nous avons pris place au comptoir. Moi, je vais prendre une bière. Moi aussi. Sans nous regarder, nous avons fait tinter nos verres. Même quand nous sommes passés au vin, Ryô n'a fait que parler de choses banales. La fenêtre de l'autre côté du comptoir ruisselait de pluie. La lumière se reflétait sur la vitre, les gouttes étincelaient. Tu te rappelles, l'été où Nahoko venait coucher à la maison ? L'air sombre, Ryô a hoché la tête. On était des enfants ! Oui, des enfants. D'ailleurs, à cette époque, on était de vrais enfants.

Nous avons échangé un rire bref, qui s'est brusquement éteint. Nous ne nous étions pas donné le mot, pourtant, nous avons baissé la tête en même temps.

« Qu'est-ce que tu deviens ? Tu travailles ?

— Oui, je travaille.

— Un travail qui te permet de vivre ?

— Oui, heureusement. »

Jusqu'au bout, nous avons parlé de choses et d'autres, en buvant et mangeant. Nos assiettes étaient vides mais nous avions du mal à nous en aller, les coudes sur le comptoir, le menton dans la main, la tête inclinée.

Je me demande ce que la maison est devenue ? Tout d'abord, je n'ai pas compris ce qu'il disait, je percevais seulement le son de la voix. Ce n'est qu'au bout d'un moment que j'ai compris, et je me suis contentée de répéter machinalement, la maison ?

« Oui, la maison de Suginami. Elle est restée longtemps inoccupée, elle doit être dans un drôle d'état.

— Tu n'y vas jamais ?

— Non. Mais je crois que papa vient l'aérer de temps en temps.

— Ah bon ? »

J'ai jeté un regard furtif à Ryô.

« Et les dessins qui étaient dans ta chambre, Miyako ?

— Eh bien... » Mais j'ai fermé la bouche. Un instant après, j'ai dit : « C'est resté tel quel.

— Ah bon. »

Les murs de ma chambre étaient couverts de motifs que Ryô et moi avions dessinés petit à petit. Maman avait commencé par jeter les hauts cris, mais finalement ça l'amusait, si bien que nous avions

exécuté les dessins avec soin, l'un après l'autre. Un pluvier. Le blason composé de feuilles de mandarinier. L'emblème des trois pins superposés. Deux pigeons face à face. L'insigne des trois boisseaux... A évoquer les dessins, il me semble entendre un oiseau chanter quelque part. Celui dont le cri bref et sourd traversait les nuits d'été.

LES PETITES BONNES

Je déteste les vieilles histoires, murmurait maman parfois. A peine avait-elle dit cela qu'elle se mettait à en raconter une.

A propos, ça me rappelle Sekiya, notre petite bonne. Elle avait des marques de varicelle sur les joues. Moi, la Sekiya, je l'adorais. Pourquoi ? Mais voyons, parce qu'elle n'avait pas son pareil pour rapporter les ragots, tiens ! Le patron du coiffeur à côté entretient une maîtresse, les jeunes femmes qui travaillent dans la petite maison de rendez-vous au fond de la rue sont comme ci comme ça, les hommes de la boutique sont allés à tel endroit le 16 janvier, c'était leur seul jour de congé... Elle racontait tout avec vivacité et drôlerie. Grand-mère plissait les yeux, et si elle se rendait compte que Sekiya nous racontait ce genre d'histoires à nous aussi, elle la réprimandait d'une grosse voix, mais ça ne lui faisait ni chaud ni froid, à la Sekiya.

« C'est un drôle de nom, Sekiya ! ai-je dit en secouant la tête, ce qui a fait rire maman.

— Je vais t'expliquer, les bonnes et les apprentis, on avait l'habitude de faire suivre leur nom du suffixe *ya*, Toshiya, Matsuya, Kimiya, tu vois ?

— Alors, Sekiya, son nom de famille, c'était Sekiguchi par exemple ?

— Tu n'y es pas. Seki, c'était son prénom. Elle s'appelait donc Yamada Seki, ou encore Suzuki Seki, que sais-je. En fait, je n'ai jamais su quel était son vrai nom ! »

Les parents de ma mère, mes grands-parents donc, tenaient un commerce de papier. C'était mon arrière-grand-père Masagorô qui l'avait créé. D'une famille de sept enfants, il était le cinquième, ce qui ne le mettait pas dans une position enviable. Mais il devait avoir le sens des affaires, car il avait réussi à mettre de l'argent de côté, j'ignore à partir de quel moment, et même fini par ouvrir un magasin. Lui qui avait commencé par étaler des marchandises sur le trottoir, voilà qu'il en était arrivé à tenir une petite boutique dans un passage légèrement à l'écart de l'artère principale de Hongô, au milieu d'un alignement de logements mitoyens.

Ce que nous racontait maman était toujours empreint du parfum plus ou moins vivace d'une autre époque, et contrairement à ce que font maintenant les enfants qui vont jouer dans la rue en sortant de l'école, Ryô, Nahoko et moi, nous préférons rester à la maison pour écouter maman, nous avons l'impression d'entendre quelqu'un nous lire des histoires d'un autre lieu, d'un autre temps.

« Sekiya avait quel âge à peu près ?

— Voyons, je ne sais pas au juste, un peu plus de vingt ans, je pense. Ça me rappelle que certaines avaient la manie de chaparder. Pas de l'argent ou des articles du magasin, non, mais il y en avait une par exemple qui allait se servir à la cuisine. Cette fille aimait surtout le beurre, et elle en avait mangé une

fois un si gros morceau qu'elle avait eu mal au cœur, elle avait vomi, elle n'arrêtait pas de se plaindre qu'elle était barbouillée ! Elle faisait vraiment pitié. Grand-mère l'a sévèrement réprimandée, mais moi, je l'aimais beaucoup aussi, celle-là.

Elles finissaient toutes par s'en aller. Certaines partaient après avoir poliment dit au revoir, d'autres disparaissaient sans un mot. Ces servantes étaient toutes de petite taille, coiffées avec les cheveux noués dans le dos. »

Je n'arrive pas à me souvenir de l'expression qu'avait papa en écoutant les histoires de maman. D'ailleurs, je ne suis même pas sûre qu'il était là. Maman, la joue dans sa main et le regard perdu au loin, racontait le passé.

Après ma naissance, il paraît qu'il neigeait tout le temps à Tôkyô.

« Je ne me rappelle pas. » Maman a ri. Evidemment, ma pauvre enfant, comment veux-tu t'en souvenir ! Non seulement tu portais encore des couches, mais tu venais à peine de prononcer tes premiers mots, tu étais une chose si tendre qu'une simple piqûre aurait pu te tuer, rends-toi compte !

Jamais je n'ai jamais pu m'habituer à cette façon qu'avait maman de dire les choses, ces expressions qui faisaient froid dans le dos. Pourtant, quand je me pose certaines questions, je m'aperçois que sans le vouloir, je pense avec ses propres mots.

Je ne me souviens pas de la neige, en revanche je me rappelle très bien la grêle.

Ça commençait par un léger crépitement. Une fois tombés, les grêlons sont blancs, mais pendant leur chute, ils paraissent gris. La grêle, cette chose

agréable qui tombait du ciel, me donnait l'impression d'une toute petite masse froide. Les petits blocs heurtaient le toit, les vitres, en rebondissant avec ardeur.

Pieds nus, je descendais dans le jardin et j'essayais de recueillir les grêlons. Ils fondaient tous instantanément dans ma main, mais il y en avait que mes doigts arrivaient à saisir. Des gros, des petits, qui jonchaient le sol comme des débris.

Un énorme grêlon a frappé ma joue, j'étais éberluée. Les grêlons, minuscules au début, augmentaient de volume et finissaient par avoir la grosseur d'un bonbon. Ce jour-là, je suis certaine que Ryô était à mes côtés.

Ryô ! ai-je crié. Je voulais le protéger et j'ai couvert de mon corps celui de mon petit frère. La grêle me frappait partout, la tête, le dos, la nuque, j'avais mal. J'avais envie de pleurer, mais j'ai tenu bon.

Ryô était chaud. Son haleine sentait le lait. Je l'ai traîné pour le ramener sur la véranda. La grêle l'effrayait, mais il refusait absolument de pénétrer dans la maison. Ses ongles m'ont égratignée. Mes pieds nus étaient glacés. Le corps de Ryô qui se débattait était brûlant. Je voulais presser contre moi cette forme chaude, j'avais le cœur battant. Le sol que touchait la plante de mes pieds était un peu mou, comme de la boue, la terre se mêlait à la grêle fondue. Peu à peu, Ryô a cessé de gesticuler. Il m'a semblé qu'il rapetissait, toujours plus petit dans mes bras.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

La voix de maman a retenti. Sa voix résonnait magnifiquement dans l'intervalle des crépitements de la grêle.

Dans l'instant, Ryô a retrouvé sa taille habituelle. De toute la force de son petit corps, il s'est mis à

pleurer, comme si ses larmes jaillissaient de la terre profonde.

« Oh, vous avez les pieds couverts de boue ! »

Maman a vivement tendu les bras et elle nous a soulevés sans difficulté. Ryô était lourd déjà, mais maman nous a pris tous les deux en même temps dans ses bras et nous a transportés à l'intérieur comme des paquets.

« Surtout, ne posez pas vos pieds sur les tatamis ! » a-t-elle ordonné. Ryô et moi avons mis nos fesses par terre en levant les jambes. Nous avions du mal à garder notre équilibre. J'ai passé une main sous mon dos pour me maintenir. Le chiffon qui frottait vivement la plante de mes pieds me troublait. Ryô ne cessait de regarder en direction du jardin.

« Vous êtes vraiment bêtes, mes enfants ! » a dit maman en continuant à nous frotter les pieds.

Jusqu'à son arrivée, j'avais tenu Ryô dans mes bras. Mais j'avais déchu, c'était moi à présent qui étais dans les bras de maman. Je me sentais humiliée, et en même temps, j'avais envie de m'abandonner à la douceur des bras maternels.

Maman m'a raconté que Sekiya n'avait pas seulement le don de rapporter les commérages, elle avait aussi celui d'attraper les punaises. Tu sais, quand on a été piqué par une punaise, on garde la marque en deux endroits.

Bien sûr, je n'avais pas envie d'être piquée, mais cette histoire de deux marques que racontait maman me causait une certaine émotion. Je me disais que j'étais prête à me laisser piquer au moins une fois, pour voir.

Mais ça ne m'est jamais arrivé. Maman m'a dit que c'était grâce à Sekiya qui savait y faire pour protéger matelas et édredons.

Chaque soir, Sekiya entourait les futons d'une douve.

« Une douve ? » ai-je demandé. Maman a hoché la tête.

Je ne sais pas si c'était du papier épais ou du bois. Je ne sais plus si elle achetait ça ou si elle le fabriquait elle-même, toujours est-il qu'elle plaçait autour des matelas quatre piquets de quelques centimètres de haut reliés par des bandes de papier sans laisser le moindre intervalle aux quatre coins. Je vois encore Seki occupée à s'assurer que son installation était sans faille !

Les piquets étaient creux à l'intérieur. Vus de côté, ils avaient la forme d'un tunnel retourné, et l'intérieur était recouvert de papier cellophane vert.

Même si les punaises faisaient leur apparition, il leur fallait franchir les piquets pour surprendre les êtres humains dans leur sommeil. Après avoir escaladé quelques centimètres, elles ne pouvaient poursuivre leur avance qu'en tombant dans le creux des piquets, leurs pattes glissaient sur le papier cellophane, il leur était impossible de remonter. Je m'amusais à compter les punaises capturées pendant la nuit, qui se débattaient en vain. Non, vraiment, ces insectes sans charme, dans la transparence verte du papier cellophane, comme s'ils avaient pris leur parti d'être emprisonnés ! Un, deux, trois, mes yeux les comptaient à la lumière du matin qui traversait la moustiquaire... Si tu savais comme je me sentais allègre !

Seki, Seki ! Je l'appelais. Elle arrivait sans se presser et mettait les piquets dans l'autre sens. Les

punaises tombaient sans bruit les unes sur les autres. Seki les mettait dans du papier et les écrasait. Enfin, j'imagine que c'est ce qu'elle faisait. Parce que je ne la voyais pas à l'œuvre, bien trop occupée que j'étais à me préparer pour aller à l'école. Faire ma toilette, déposer les offrandes sur l'autel familial, j'ai beau essayer de me souvenir, seule me revient l'atmosphère fébrile de ces matins-là.

De toutes les bonnes, c'est Sekiya qui est restée le plus longtemps, mais elle a fini par s'en aller pour se marier, quand elle avait un peu plus de vingt-cinq ans. Quelque temps avant son départ, elle m'a donné une boîte à rubans qu'elle avait confectionnée avec des chutes de tissu. J'avais les cheveux longs jusqu'à la taille et c'était elle qui me coiffait chaque matin.

« Quand j'y pense, la main qui me coiffait était la même qui écrasait les punaises », a dit maman en riant. Son rire était clair, joyeux, sans la moindre réticence. J'ai songé que cette attitude reflétait à merveille la nature de maman.

Je me souviens encore de ce que j'ai ressenti quand mes yeux ont vu Ryô pour la première fois.

« Ce n'est pas possible, répétait maman. Enfin, voyons, tu n'avais qu'un an et demi ! »

Environ un mois avant la naissance de Ryô, maman est retournée avec moi chez ses parents, dans sa famille qui faisait commerce de papier. Nous dormions toutes les deux dans une pièce japonaise qui était à l'origine la chambre de maman. La table basse sur laquelle elle travaillait quand elle était étudiante se trouvait dans un coin, et il paraît que je m'amusais sans fin à sauter de la table sur les tatamis, des tatamis sur la table. Je ne m'en souviens pas.

« Un vrai singe ! » a dit maman.

Pour ma naissance aussi, maman était retournée chez ses parents, elle avait accouché dans une clinique proche. Elle avait eu des relevailles difficiles et avait dû rester quelque temps hospitalisée, si bien que c'est ma grand-mère qui m'a donné mon premier bain.

Pendant que maman était à l'hôpital pour la naissance de Ryô, je prenais donc mon bain avec ma grand-mère, mais aussi avec mon grand-père. Tout en me frottant énergiquement le dos, il récitait à mi-voix un verset du genre *Le jour se lève, le bataillon se met en marche...* Dans la vapeur du bain public, sa voix résonnait étrangement. Il prenait des leçons de déclamation de poésie chinoise. Il fréquentait le cours avec ma grand-mère et il était vexé de voir qu'elle faisait de rapides progrès. Aussi s'acharnait-il à s'exercer dans le bain.

A cette époque, il n'y avait plus de bonnes ni d'apprentis à demeure dans la fabrique de papier. Un seul était resté, qui s'était présenté comme commis un peu avant la guerre, et ce Shigeru (on l'appelait familièrement Shigedon) était devenu rapidement l'un des meilleurs artisans sur la place de Tôkyô. Il vivait au rez-de-chaussée dans un réduit au fond de la boutique. Plus qu'avec mon grand-père ou ma grand-mère, je me sentais bien auprès de Shigeru. A l'heure du repas, quand il montait à l'étage, je ne le quittais pas.

Ryô était un bébé chevelu. Dressés en houppette sur le sommet de son crâne, ses cheveux ressemblaient à un gros pinceau. Drôle de tête, ai-je pensé en allant au-devant de maman qui revenait de l'hôpital avec le nourrisson dans le bras.

Je me suis contentée de regarder Ryô. Je m'en souviens nettement, tout comme je me souviens de ce

que j'ai éprouvé en regardant le bébé. Maman a beau prétendre que c'est impossible, je suis certaine de ce que j'ai ressenti alors avec force.

C'est mon petit frère, il est à moi, c'est ma chose.

La plupart du temps, les vieilles histoires que racontait maman étaient assez confuses.

Peut-être elle-même trouvait-elle du plaisir à ne plus s'y reconnaître, à moins qu'elle n'ait manifesté de la réticence à se rappeler les faits.

« Qu'est-ce que ça peut faire ? Peu importe, tout ça m'est bien égal ! » se plaisait-elle à répéter.

L'entreprise familiale existe toujours. En réalité, c'est le frère aîné de maman qui devait prendre la succession, mais il avait le commerce en horreur, et dès sa sortie du lycée, il avait quitté la maison sans rien dire à personne.

« Je devais avoir un peu plus de vingt ans quand Takeji est arrivé chez nous. C'était le troisième fils d'un confrère. Normalement, il était censé travailler plus tard dans la maison de son père et il était venu chez nous pour faire l'apprentissage du métier. Or, le père de maman, autrement dit mon grand-père, s'est pris d'affection pour Takeji. Il a même essayé de me marier avec lui, tu sais ! »

Son propre fils était parti, et il aurait voulu non seulement faire de Takeji son gendre, mais même l'adopter, ce qui était après tout dans l'ordre des choses, seulement...

« Moi, je n'arrivais pas à me faire à l'idée de l'épouser ! »

Takeji n'a pas épousé maman, mais il est toujours resté proche d'elle et de papa. Il venait une fois par mois chez nous, dans notre maison de Suginami.

Quelque temps après la naissance de Ryô, Takeji s'est marié, et vers l'époque où il a commencé à venir chez nous, il devait déjà avoir des enfants, deux garçons, mais jamais il n'est venu en compagnie de sa femme ou de ses fils, il venait toujours seul, avec une foule de cadeaux.

Maman et Takeji ne se sont donc pas mariés, mais grand-père a décidé de faire de lui son successeur. Seulement, comme il voulait que maman ou son fils aîné puissent revenir quand bon leur semblerait, le statut de Takeji est toujours resté bancal. Le magasin est devenu une entreprise dont mon grand-père était le directeur, et Takeji a dû se contenter de rester chef du personnel.

« Grand-père aurait tout de même pu le nommer sous-directeur ! » disait maman gaiement. Elle avait toujours l'air enjouée, ce qui ne l'empêchait pas de teinter d'une touche de fiel son apparence joyeuse.

« En fait, Takeji était amoureux de moi, tu sais. Pour de bon », ajoutait maman. Mais quand il venait à la maison, je n'avais nullement l'impression qu'il nourrissait une quelconque passion à l'égard de maman. Je pensais plutôt qu'il venait pour discuter avec papa. Ou encore, qu'il avait envie de nous voir, Ryô et moi.

« C'est bien possible, après tout. De toute façon, c'est sans importance », disait maman avec désinvolture. Oui, maman parlait toujours d'un ton léger.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris pourquoi Takeji venait si souvent à la maison.

Ryô a toujours été têtue.

« Sale gosse ! » Tel était mon jugement, et il m'arrivait fréquemment de dire à voix haute « berk » en

face de lui. Est-ce pour cette raison, son premier mot n'a pas été maman ou papa, ni toto, ni mamie, non. Berk.

« Ce petit prononce un mot bien difficile ! s'exclamait maman avec admiration. Mais qu'est-ce qu'il veut dire, au fait ? »

Ryô ouvrait la bouche toute grande et il articulait avec énergie Be, be, berk.

« Est-ce que tu essaies de dire bonjour, mon chéri ? » demandait maman en scrutant le visage du bébé, mais je savais, moi, que ce n'était pas ça du tout.

Je ne pouvais pas compter le nombre de fois où j'avais lancé dans la journée, sale gosse, sale gosse. On comprendra sans peine que ce n'était pas seulement lui que je désignais par ces mots, c'était moi-même.

Au début, ce qui n'était qu'un vague son, du genre sa, sa, avait eu vite fait de devenir un « sale » clair et net, avant de finir par quelque chose comme « salosse ».

« Miyako, tu éduques bien ton petit frère ! » Voilà comment maman voyait les choses.

Tout de même, crois-tu vraiment que cet enfant soit si mauvais ? Enfin, regarde, il ne pleure jamais sans raison, il pousse normalement. Il rit et les dames fondent devant lui, quel que soit leur âge. Quand je le promène dans sa poussette, elles s'approchent toutes et il les oblige à faire des grimaces pour obtenir de lui un sourire, avec tout le charme de ses quelques mois.

A cette époque, je ne comprenais pas ce que maman disait, j'avais l'impression qu'elle faisait exprès de plaisanter.

Je ne me trompais pas. A la fin de sa vie, maman s'est confiée.

« Elever un enfant est une corvée insupportable, à moins de le faire avec insouciance.

— Alors, tu as dû terriblement souffrir pour nous élever, Ryô et moi ?

— Non, ce n'était pas pénible. Parce que je vous ai élevés sans me prendre la tête. »

Telle a été la réponse de maman, et je pense qu'il ne fallait pas y voir de sous-entendus donnant à croire le contraire. Elle disait la vérité.

Encore maintenant, Ryô a beaucoup de cheveux. Et il lui reste encore, quoique bien affaibli, un peu de ce pouvoir qui lui permettait de charmer les dames autrefois, toutes ces femmes qui lui faisaient des sourires à qui mieux mieux. Quant à savoir s'il en fait toujours le même usage, je ne suis pas en mesure d'en juger.

Les cadeaux que nous apportait Takeji sortaient toujours de l'ordinaire. Une fois, il nous a rapporté de Hong-Kong un serpent séché. Une autre fois, de Taiwan, un pendentif en forme d'écrevisse. Ou encore, des sandales de paille tressée qu'il avait achetées dans un temple de montagne d'obédience Sangaku, dans la région de San'in.

« Tiens, Miyako, c'est pour toi, je me suis dit que ça te ferait plaisir », a dit Takeji en me passant au cou une chaîne en or au bout de laquelle brillait une écrevisse. J'étais encore en primaire et je trouvais le pendentif trop adulte pour moi.

« Quand tu seras grande, tu verras, il t'ira très bien, crois-moi », a déclaré Takeji. Maman est venue derrière moi et, en riant, elle a détaché la chaîne. Ça me va bien mieux à moi ! Et elle a passé la chaîne autour de son long cou ferme. Quand elle se

penchait, la queue de l'écrevisse s'agitait sur sa poitrine. D'une facture soignée, les écailles étaient façonnées une à une et reliées entre elles par des fils de métal. En regardant l'objet avec attention, on remarquait que les yeux de l'écrevisse étaient ornés d'une pierre précieuse rouge vif.

« Ce sont des rubis ? a demandé maman.

— Des éclats seulement, ils n'ont aucune valeur », a répondu Takeji.

En définitive, l'écrevisse a fini dans le coffret à bijoux de maman.

Pour le serpent, maman a demandé en riant ce que c'était, en précisant qu'elle n'avait jamais de sa vie cuisiné de serpent. Retroussant ses manches, Takeji a déclaré qu'il connaissait une recette fameuse de Hong-Kong, il allait nous préparer une soupe savoureuse. Il a laissé mijoter le serpent plusieurs heures.

Maman a été la seule à y tremper les lèvres. Papa, blême, a déclaré qu'il se refusait à manger des aliments oblongs, et ni lui, ni moi, ni Ryô n'avons touché au bouillon, de tout le repas.

« C'est bon pourtant, je vous assure. Vraiment, je ne comprends pas... »

Takeji semblait légèrement froissé. Après son départ, maman a continué à boire de cette soupe tous les jours. Matin et soir, elle la faisait réchauffer, si bien qu'elle devenait de plus en plus concentrée, la couleur de plus en plus foncée.

Pour finir, maman a mis le reste au frigidaire, et elle prenait avec son doigt un peu de ce qui était devenu un petit bloc tremblotant, qu'elle portait furtivement à ses lèvres.

Comme c'est bon, délicieux, vraiment ! Je me souviens de l'intonation de maman quand elle disait

DÉ-LI-CIEUX. Maman était quelqu'un qui savait savourer les choses sans dissimuler son plaisir.

Ni l'écrevisse ni le serpent ne sont rentrés en notre possession, mais il n'en a pas été de même des sandales de paille.

« Ça, c'est à moi ! » Ryô qui pourtant n'avait pas l'habitude de s'approcher de Takeji, voilà qu'il se jetait à son cou en faisant cette déclaration pour le moins téméraire.

Takeji savait s'y prendre avec les enfants. Ce n'était pas seulement parce que lui-même était père de famille, je suis persuadée que c'était dans sa nature. Contrairement à Ryô, moi, je l'avais aimé tout de suite.

Quand Takeji venait à la maison, Ryô allait presque toujours s'enfermer dans sa chambre. La chambre de Ryô. La pièce que je n'ouvre jamais, la chambre où respirent horloge, montres et pendules. Jusqu'au départ de Takeji, les soirs où il dînait à la maison, Ryô s'arrangeait pour l'éviter et attendait le dernier moment pour nous rejoindre à table.

« Cet enfant serait-il timide ? » interrogeait Takeji avec naïveté, mais il ne se trouvait personne pour lui répondre. Maman, papa et moi savions très bien que Ryô évitait Takeji.

Eviter ou encore faire semblant ou trouver une échappatoire, c'était une attitude qui n'avait pas cours chez nous. De nous tous, c'était maman qui montrait le plus de franchise, mais papa n'était pas mal placé non plus, comparé aux gens qu'on croise partout dans la société. Quand j'ai commencé à aller à l'école, en classe ou encore chez l'une ou l'autre de mes camarades, j'ai compris en voyant le

comportement des gens que tout le monde cherchait à éviter les manières trop directes et s'efforçait au contraire d'adoucir les tensions inhérentes aux relations avec autrui.

Après s'être emparé des sandales de paille comme s'il les arrachait des mains de Takeji, Ryô les a mises sur-le-champ. Elles étaient bien sûr trop grandes. Il avait du mal à passer le nœud de paille entre le pouce et l'orteil et elles étaient deux fois trop larges.

Pourtant, il a noué les lacets autour de ses chevilles, et il arpentait la pièce en tirant dessus pour les maintenir. Quand il en a eu assez, il a défait les lacets, il a soigneusement posé les sandales l'une sur l'autre et les a tenues sur ses genoux avec des gestes précautionneux.

« Elles te plaisent ? » a demandé Takeji. Ryô a hoché la tête avec un murmure. « Tu ne dis pas merci ? » a dit maman. Ryô a fermé les yeux. Puis, dans un souffle : « Merci ! » Takeji a souri. Ryô est resté impassible.

A force de voir Ryô s'obstiner à éviter Takeji, je me trouvais stupide de m'être habituée à lui si facilement. Mais décidément, j'aimais Takeji. Quand je me précipitais à sa rencontre, il me soulevait dans ses bras et me tenait en l'air. Puis il me balançait plusieurs fois. Dans ces moments, Ryô m'observait avec une expression indéfinissable, plus que déplaisante. Il ne nous est presque jamais arrivé, à Ryô et à moi, de nous trouver ainsi dans les bras de papa.

Takeji me balançait un moment, avant de me poser à terre en poussant un soupir.

« Dans le papier, on n'a pas besoin d'effort physique, on se laisse aller. Depuis quelque temps, j'ai pris du ventre, en plus... »

Je regardais le ventre de Takeji. Il était légèrement bombé. Au toucher, c'était un peu mou et élastique. Ryô, viens toucher ! Je l'appelais, en vain. Allez, à table, disait maman.

Maman savait déguster, elle savait également cuisiner. Takeji ronronnait de plaisir et me pressait la main sans un mot. Puis, lentement, il tournait son visage du côté de maman.